

m

M Le magazine du Monde n° 243. Supplément au Monde n° 22186 — SAMEDI 14 MAI 2016.
Ne peut être vendu séparément. Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.

D'“Apostrophes” à Twitter

Bernard Pivot

Un homme de caractères

Au pro-gramme.

LA NOSTALGIE EST-ELLE UN VILAIN DÉFAUT? Pas franchement de nos jours. A une époque où les codes et les valeurs se brouillent, elle permet de fournir des repères, des éléments de comparaison, une boussole. Et donc de ne pas se perdre. Ainsi, c'est avec une pointe de nostalgie que *M Le magazine du Monde* a décidé de s'intéresser à Bernard Pivot, phare de la culture dans ce qu'elle a de plus noble mais de moins snob, devenu twitto méthodique et inspiré, auteur d'un nouveau livre sur la langue française sorti il y a quelques semaines. Pivot, aussi bien avec « Apostrophes » qu'avec « Bouillon de culture » (et son sublime générique interprété par Sonny Rollins), c'était les livres, le cinéma, le théâtre ou la musique pour tous. Ni un entre-soi un peu opaque de troisième partie de soirée, ni cette forme d'*entertainment* pratiquée par les talk-shows qui oblige désormais les écrivains et les cinéastes à attendre leur tour entre une starlette de télé-réalité et un énième candidat à la primaire de la droite en quête de parrainage. Pivot, c'était surtout une parole qui prend son temps, à contre-courant de ce mal qui ronge les apparitions médiatiques des artistes et des écrivains d'aujourd'hui : la promo façon rouleau compresseur. A la réflexion, c'est autant du fantasme que de la nostalgie qui nous poussent à nous intéresser à Bernard Pivot. Avec une question : que ferait Pivot aujourd'hui ? Recevrait-il des rappers et des DJ's ? Est-ce qu'il s'intéresserait à la pop culture, au réalisateur américain Judd Apatow ou aux humoristes comme Charline Vanhoenacker dont les vidéos se propagent sur la Toile aussitôt leur chronique terminée ? Que dirait Pivot de l'art contemporain et du snobisme qui le rend parfois presque vulgaire ? On aimerait aussi l'imaginer avec des écrivains dans la tourmente, des courageux qui écrivent coûte que coûte, comme Kamel Daoud ou Boualem Sansal. Il n'y a guère qu'avec des gens comme Michel Houellebecq ou Alain Finkielkraut qu'il ne nous manque pas : déjà trop de bruit, de fureur, de buzz... Ils sont tous les deux par trop symboliques d'une époque agitée et malsaine. Dans ce registre, à mille lieues de la culture et de la réflexion qu'elle permet, nous sommes allés faire un tour à Wissous, dans l'Essonne. Une petite ville banale de la France de 2016... Il y a là un maire et son équipe, « tranquillement » en train d'installer un discours aux relents racistes et une politique discriminatoire à l'encontre de l'esprit de notre République. Le reportage de Pascale Tournier fait froid dans le dos. Peut-être parce qu'il raconte quelque chose de tristement banal. Alors, oui, regarder quelques moments cultes d'« Apostrophes » ou réécouter le générique de « Bouillon de culture » sont un bon antidote aux poisons de l'époque. Quelques instants de nostalgie dans un monde de brutes... **MARIE-PIERRE LANNELONGUE**

Le Magazine

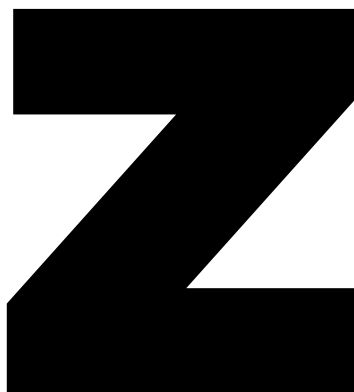


Pivot le twitto. “Aujourd’hui” est son mot favori. Alors, même si tout le ramène à “Apostrophes”, émission culturelle inscrite au panthéon de la télévision, Bernard Pivot vit au présent. Au point d’être davantage connu par les jeunes pour ses tweets inspirés que pour ses programmes littéraires. A 81 ans, le président du prix Goncourt tweete à l’heure où les oiseaux chantent. Sur les “Panama papers” ou la Légion d’honneur décernée à un prince saoudien. Son credo: gazouiller plutôt que gâtouiller.

PAR PASCALE NIVELLE — PHOTOS JONAS UNGER



Bernard Pivot chez lui, à Paris, le 13 avril.



«AVEZ VU CE QUI RESTE DE LUI?» Ce n'est pas Zazie qui cause, ni Queneau, mais Bernard Pivot, un vendredi de 1989 sur le plateau d'«Apostrophes». Il est jeuneot, 54 ans. Des cheveux noirs, des sourcils en broussaille, des verres demi-lune pour regarder d'en dessous. Devant l'immense Kirk Douglas, qui porte beau ses 73 ans, Pivot n'en revient pas: «Z'avez vu... ? Il est pas mal!» Pas mal pour un vieux.

A son tour d'être classé au patrimoine. Bernard Pivot a eu 81 ans le 5 mai: «Incrovable» – il allait dire «formidable». Le buisson de sourcils neigeux remonte à mi-front, les yeux s'arrondissent derrière les Varilux. L'air de s'être coiffé d'un postiche blanc, les

déjeuner du mois chez Drouant. Pivot rajeunit. «Il arrive dans sa petite voiture noire, comme Fantasio dans Spirou, bientôt il sera un jeune homme!» La voiture est un petit cabriolet Mercedes.

Pivot, qu'en reste-t-il ? Les 50 ans et plus, ménagères ou pas, l'arrêtent dans la rue pour parler d'«Apostrophes» (1975-1990). Comme si l'émission était passée la veille sur Antenne 2: «Jankélévitch était formidable, j'ai acheté son livre, mais je n'ai rien compris»; «Mes parents voulaient regarder "Au théâtre ce soir", et moi Duras chez vous, on a failli se battre»; «C'est vous qui m'avez appris à lire.»

La classe 30-50 ans garde un vague souvenir de l'émission «Bouillon de culture» (1991-2001), et un très vif de la dictée annuelle (1985-2005), avec Dicos d'or et tout le tintouin. Vingt ans d'inévitables palabres en famille. La der des der eut lieu en 2005, dans un festival de «schibboleth» et «cheval-d'arçons», au Collège de France. Des gens pleuraient.

Le plus fort, c'est que ceux de 20 ans aussi connaissent Bernard Pivot. «Apostrophes» et

«un penseur influent sur Twitter». C'est aux chiffres qu'on reconnaît un pro: 363 000 abonnés, 89 abonnements. Quand son gendre l'a initié, le soir de Noël 2012, Bernard Pivot a compris «l'instantanéité et la puissance du réseau»: «Pendant les "révolutions arabes", les gens échappaient à la police grâce à Twitter.» Depuis, il siffle et gazouille. Toujours de bon matin, entre 6 heures et 8 heures. «Jamais dans la journée.»

Les followers ne se sont pas précipités sur son compte. Peut-être rebutés par sa casquette de pape de l'orthographe, pas très raccord avec Twitter. Puis il a trouvé son style, et les fans l'ont suivi par milliers. Ainsi, le 6 avril, trois jours après la révélation des «Panama papers», il a pianoté (très fier de son message): «Paradis fiscaux conseillés. Pour se constituer une dot, les îles Vierges; un bas de laine, Jersey; une retraite chapeau, Panama.» Journée internationale des femmes: «Une femme ronde est une femme qui a trop mangé, un homme rond est un homme qui a trop bu.» Il a cité Malraux: «Une vie ne vaut rien mais rien ne vaut une vie.» Et Woody Allen: «Ce n'est pas que

commis une faute, «son» au lieu de «sont», il a été repéré dans les deux minutes et a dû plaider l'inattention: «Pas réveillé, excusez-moi.» Inspiré par ses rencontres virtuelles au saut du lit, il peut balancer des poèmes en 140 signes: «Elle l'appelle "mon oiseau bleu", il l'appelle "ma follower". Ils se sont rencontrés sur Twitter.» Les micro-blogueurs ne connaissent pas la solitude. Aux «vieux», Bernard Pivot envoie ce message: «Oubliez les mots croisés, tweetez! C'est formidable, un excellent exercice pour le cerveau!» Gazouiller pour ne pas gâtoiller pourrait être son slogan sur Twitter.

Le drôle d'oiseau est perché dans un endroit bizarre à l'arrière de la salle Wagram, accessible par l'entrée des artistes. Sur le palier, un morceau du décor en livres blancs d'«Apostrophes» annonce le locataire. La porte donne sur une salle immense au plafond en verrière multicolore, genre garçonnière du XIX^e siècle. Les livres mangent les murs. Certains sont classés, d'autres empilés, stockés, posés en tas à même le sol. «Quel magnifique bureau!» félicite-t-on sincèrement. «Mais, c'est mon salon! Mon bureau et ma bibliothèque sont derrière», répond Bernard Pivot, un peu interloqué.

Sur une étagère, une photo entre amis, avec François Perier, Michel Piccoli, Yves Montand et un quatrième homme. «Paul Geoffroy, le pâtissier de Mâcon, mon copain depuis l'école primaire à Quincié-en-Beaujolais.» Un ami de 75 ans donc, qui se souvient parfaitement de ce réveillon immortalisé chez Pivot il y a une petite vingtaine d'années, où François Perier avait fait le pitre. Paul Geoffroy raconte 1939-1940 avec Bernard, fils de prisonnier de guerre. Leurs parties de pêche au saumon avec Pierre Perret au Canada, ou avec l'éditeur Jean-Claude Lattès en Islande. Ou le Tour de France en compagnie de Jacques Chancel.

Avec ceux qui ne sont pas morts d'aimer, de vivre et manger, ils se retrouvent toujours dans la maison de Bernard Pivot à Quincié-en-Beaujolais. La bibliothèque municipale, l'une des mieux pourvues de France, porte son nom. Ils pêchent la truite, jouent à la ••

363 000 abonnés le suivent sur Twitter. La seule fois où il a commis une faute, «son» au lieu de «sont», il a été repéré dans les deux minutes.

joues roses, Pivot s'ébahit: «Je sais que je suis entré dans le grand âge. Mais je ne m'en aperçois pas. C'est un sentiment très bizarre.» Un peu jaloux, son compère du jury Goncourt Patrick Rambaud s'étonne aussi à chaque

Jankélévitch n'évoquent rien pour eux. Mais Pivot-le-Twitto leur parle. Dans un échantillon de quinze étudiants en journalisme pris dans une école parisienne, l'une décrit «le twitto de la langue française», un autre

j'ai peur de la mort, je veux simplement ne pas être là quand elle arrivera»... Et cætera, quatre ou cinq matins par semaine. Réputation oblige, Pivot ne s'autorise aucune abréviation, ou écart orthographique. La seule fois qu'il a

•••pétanque qui a remplacé le ping-pong, écument les tables étoilées ou non. « *Il adore la bonne cuisine, le bon vin, et pas avec modération* », dit Paul Geoffray. Sur le plateau d'« *Apostrophes* » aussi, Pivot mélangeait les genres et les gens. Quand Bukowski est venu, déjà ivre avant l'émission, il y avait la romancière Catherine Paysan, en jupe rouge fendue. Soudain, la dame rit et s'écrie deux fois: « *Ça c'est le pompon!* » La caméra fait le point sur la main de Charles Bukowski qui s'éloigne en titubant de la jupe rouge. Avec le recul, Bernard Pivot s'est dit qu'offrir deux bouteilles de sancerre à l'écrivain avant le générique de Rachmaninov n'était pas une bonne idée. L'écrivain les a sifflées au goulot, en direct. Même Cavanna l'avait trouvé lourd: « *Ta gueule, Bukowski!* »

Mais continuons l'inventaire du salon Pivot. Une grande lithographie de Sempé: un chat solitaire perché sur le rebord d'une fenêtre regarde la rue où l'on danse et où l'on s'amuse; dans son dos, une immense bibliothèque sombre et pleine de livres. La litho est un cadeau des deux filles de Bernard Pivot, Agnès et Cécile, en souvenir du temps où leur père passait douze heures par jour dans les livres. Son regret, unique et grand, est de n'avoir jamais lu d'histoires à ses enfants le soir. Quand il a décidé de raccrocher d'« *Apostrophes* » « *pour vivre enfin* », ses filles lisaient déjà Jankélévitch sans peine.

CETTE ÉMISSION, CE N'ÉTAIT JAMAIS QU'UNE CONVERSATION entre quatre clamps autour d'une table basse », relativise Pivot. Et si on jouait à « *Apostrophes* » lui en invité? Il y a tout ce qu'il faut dans ce salon, un immense écran de télé, une table pour le café, deux sofas, l'un dur et l'autre moelleux. Il déteste renverser les rôles. « *Je ne connais rien de vous* », minaude-t-il devant la journaliste. Soljenitsyne et Nabokov ne devaient pas

savoir grand-chose non plus de leur intervieweur... Pivot choisit le canapé dur. Bien évidemment, on a copié la méthode Pivot, tout savoir l'air de rien, et révisé « *Apostrophes* ». Pas l'intégrale des 724 émissions qui existe en DVD, mais le récent documentaire de Pierre Assouline, *Les Vendredis d'«Apostrophes»*. On y voit beaucoup d'intellectuels chevelus qui fument et s'invectivent. Plutôt de droite, ceux de gauche préféraient Polac à Pivot. Le télégénique Jean d'Ormesson est passé quatorze fois. Le futur académicien est immortalisé en train d'assassiner Alain Peyrefitte: « *C'est Madame Pipi qui se prend pour Saint-Simon!* »

Il y a François Mitterrand et aussi Valéry Giscard d'Estaing en écrivains, les premiers mots médiatiques de Patrick Modiano, fragiles, précieux. Une télévision qui n'existe plus, et une multitude de visages familiers, comme dans les films en super 8 aux couleurs un peu passées. Jean-Louis Bory: « *Je n'ai pas ma carte du Parti et je ne suis pas chiraquien, je ne vois pas pourquoi j'aurais le Goncourt.* » Jean-Paul Aron, historien hilare, plus drôle que Raymond, son oncle, décanille ses confrères comme aux jeux du cirque: pousse en bas pour Barthes, Foucault, Sollers, Derrida. Gainsbarre à l'adresse de Guy Béart: « *Kess qu'il a dit le blaireau?* » Et Yourcenar, Soljenitsyne, Lévi-Strauss, Sagan, Devos. Duras derrière ses énormes lunettes, qui égrène dans un silence sépulcral: « *Etre un écrivain, c'est intenable... on n'est pas là... on n'a pas de vie... la vie est ailleurs... c'est un drôle de truc l'écriture.* »

Au centre du plateau d'« *Apostrophes* », « *The most famous book show* » selon le *New York Times*, trône Pivot, en ambassadeur de la France des lettres et de la mode masculine. Un vrai défilé en vingt ans, du petit costard cintré des débuts au grand relâchement des seventies, vestes épaulées à grands carreaux et cravate jaune, chemises rayées sous tricot à losanges. Autour de lui, c'est un festival de coupes au bol, sous-pull en rayonne, blouses à volants et brushings périlleux. Seul

rocher dans la tempête, tel Chateaubriand sur le Grand Bé: Bernard Henri-Lévy, chemise noire ou blanche dès 1975.

Bon, maintenant à vous, Bernard Pivot. Comment vous présente-t-on? « *Comme vous avez raison de demander cela!* » A son ton, on comprend qu'il connaît cette question et les suivantes. Mais – scoop! – le voilà qui décline son matricule de journaliste, « *carte de presse 17316* ». Ce numéro respectable permet de remonter à la fin des années 1950, rond-point des Champs-Élysées, au siège du *Figaro*. Son diplôme de journalisme en poche, Pivot passe un entretien d'embauche au service littéraire, peuplé d'agréés, de normaliens et de noms à particule. Contrôle de connaissances: « *Marguerite Yourcenar?* » Silence. « *Paul Valéry? Roger Martin du Gard?* » « ... » et ainsi de suite. Tempête sous le crâne de Bernard, fils de Charles Pivot et madame, née Marie-Louise Dumas, épiciers à Lyon. « *Pas juste* », se dit-il. Chez lui, on allait à l'opérette, parfois au cinéma, les seuls livres étaient le Petit Robert et le Grand Larousse pour finir les mots croisés du *Progrès*. « *Vous arrive-t-il de lire?* », reprend le rédacteur en chef. « *Aragon* », balbutie Pivot, réalisant sur le champ sa gaffe en ce lieu. « *Bon, eh bien au revoir et bonne chance* », lui dit le

petits tonneaux de 10 litres? – Des caquillons, monsieur. » Embauché! Sauvé par un mot.

Beaucoup de gens connaissent aujourd'hui le mot « caquillon », pour l'avoir lu dans de nombreux articles sur Bernard Pivot. Pour le foot, le beaujolais, les premiers émois dans le Petit Robert, les anecdotes sur le triporteur de l'épicerie Pivot à Lyon, le bac rieur chez les Frères du Sacré-Cœur, les voyages en train fantôme pour draguer les demoiselles et autres histoires amusantes... se reporter à trente ans d'interviews. Et à la dizaine de livres signés Bernard Pivot chez Albin Michel. Il se dit « *pudique* » – ses amis confirment, mais il passe néanmoins sa vie à la raconter. Son dernier livre – *Au secours! Les mots m'ont mangé* (Allary Editions) –, écrit à la première personne du singulier, est la complainte d'un écrivain esclave des mots. A nous d'enfoncer comme un petit couteau la question cent fois posée à « *Apostrophes* »: « *Qui parle? Le personnage ou l'auteur?* » Pour avoir pris cent revers, Pivot sait renvoyer la balle. Au lecteur de dénicher le vrai sous les fausses confidences.

L'éditeur Jean-Claude Simoën estime que les premières confessions remontent à 2006, quand il a tiré le rideau de « *Bouillon de culture* » et écrit son *Dictionnaire*

patron du « *Figaro littéraire* ». Ils papotent encore un peu, le journaliste a passé la guerre à Lyon quand *Le Figaro* faisait de la résistance, il se souvient des escapades dans les vignes. « *Ma famille est de Quincié-en-Beaujolais* », confie Pivot. « *Ah, mais comment donc nomme-t-on les*

amoureux du vin. Il y a cité l'épisode du caquillon, avouant son inculture, preuve d'humilité rare dans son milieu. « *Il raconte beaucoup de choses de lui, sur son enfance, sa famille, sa Bourgogne...*, explique son éditeur. *Je crois qu'il s'est surpris* •••



Dans son courrier, des livres,
des manuscrits et des dizaines
de sollicitations provenant
du monde entier.

Son unique regret: n'avoir jamais lu
d'histoires à ses enfants le soir. Quand
il a raccroché d'"Apostrophes", ses filles
lisaient déjà Jankélévitch sans peine.



Louis Monier/Rue des Archives, Jean-Jacques Bernier/Gamma-Rapho, Joël Robine/AFP, Rue des Archives/AGP, Sophia Morizez/Gamma, Charles Platiau/AFP, Georges Bendrihem/AFP, Michèle Bancillon/AFP, François Lochon/Gamma-Rapho

De 1975 à 1990, Bernard Pivot (7, en 1987) reçoit toute la scène littéraire sur le plateau d'« Apostrophes » : François Mitterrand (1) et Alexandre Soljenitsyne (9) en 1975, Cabu (5) en 1977, Vladimir Jankélévitch (3) en 1980, Yves Montand (2) en 1983, Marguerite Duras (6) en 1984, Arthur Miller (8) en 1988, et Kirk Douglas (4) en 1989.

... lui-même en l'écrivant, et cela lui a fait un bien considérable. » Aux éditions Plon aussi, le dico de Pivot a valu de l'or: 150 000 exemplaires vendus, le record de la collection. Bernard Pivot a toujours fait cartons pleins. Entre 2 et 3 millions de téléspectateurs devant «Apostrophes», pendant quinze ans. Des auteurs vendus par dizaines de milliers grâce à lui. Avant son passage à «Apostrophes», Marguerite Duras avait vendu 80 000 exemplaires de l'*Amant*. Trois semaines après, il atteint les 240 000 exemplaires. Marguerite D. avait envoyé un petit mot: «A Bernard Pivot, mon camarade, mon ami, mon amant»... Quand elle a commencé à lui lire ses textes la nuit au téléphone, il a fait barrage.

EN VINGT ANS, JULIEN GRACQ EST LE SEUL AUTEUR qui ait refusé de passer dans l'émission. «C'était la ruée», se souvient l'assistante de Pivot, Anne-Marie Bourgnon. Des attachées de presse ont été renvoyées de leur maison d'édition pour n'avoir pas réussi à décrocher un

passage chez Pivot. Les éditeurs faisaient du *media training* avec leurs auteurs, et le forcing pour s'asseoir au premier rang du public. «J'étais pétri de trouille, je savais que mon passage était décisif», se souvient Pierre Assouline, pour qui «des milliers d'écrivains doivent à "Apostrophes" des ventes inespérées». «C'était la

cour de Louis XIV, raconte Patrick Rambaud, passé deux fois à la question, *on attendait le verdict des ventes le lendemain.* »

En 1983, un sondage IFOP révélait qu'un tiers des achats de livres étaient influencés par l'émission du vendredi. Dans les librairies, de Paris à Perpignan, il y avait un rayon «Apostrophes». Personne, surtout pas les écrivains en herbe, ne s'aventurait donc à critiquer «le Roi Lire» et son salon littéraire. Quelques intellectuels, Bertrand Poirot-Delpech ou Georges Suffert, ont moqué la maigreur de ses diplômes. Gilles Deleuze a critiqué «une émission de variétés», Régis Debray, conseiller de Jack Lang, s'est risqué à dénoncer une «dictature sur le marché du livre». Ajoutant: «Il faut enlever à cette émission le monopole du choix des titres et des auteurs accordé à l'arbitraire d'un seul homme.» Pour les bouillonnantes années 1970-80, c'est peu. «Apostrophes» a traversé 1981, la privatisation de la télévision, l'effet Canal+, et trois présidents de la République... L'émission ne s'est arrêtée qu'avec la démission de l'arbitre. Un jour, Pivot en a «eu marre», et a demandé grâce à ses deux millions d'amis du vendredi. Depuis, pas un jour sans qu'on

lui parle d'«Apostrophes». «La plus importante émission littéraire d'aujourd'hui», «La Grande Librairie» fait à peine 450 000 auditeurs... ça fait rêver», lâche un éditeur de moins de 50 ans. Dans un décor qui ressemble à un «Apostrophes» en couleurs, François Busnel a récemment invité Ber-

nard Pivot. Pour parler un peu de son dernier livre, et beaucoup de l'émission mythique, comme s'il cherchait à lui soutirer sa recette.

«Trente ans qu'on me le demande, est-ce que je sais moi?, déclare Pivot. Peut-être suis-je seulement resté à ma place, sans me sentir l'égal de mes invités. Je posais les questions que les spectateurs se posaient eux-mêmes.»

Son ami Jorge Semprun indiquait: «Le succès d'"Apostrophes" s'explique par le fait que Bernard Pivot n'a pas fait d'études et aborde les sujets avec fraîcheur.»

D'autres auraient jugé la formule condescendante, Bernard Pivot la trouve «très juste». A ses débuts à l'ORTF pour «Ouvrez les guillemets», sa première émission littéraire, il s'était entraîné à parler normalien, syllabes détachées, liaisons, langage châtié, rires de connivence. Et très vite, il s'est remis à parler normalement. Pour définir son style, il dit souvent, perdant un peu de sa légendaire modestie: «Je suis un concentré de Français, qui a réussi à faire le plein de deux publics, le populaire et le sophistiqué.»

La seule fois qu'il s'est senti «à la limite de l'imposture», c'est le jour où l'anthropologue Claude Lévi-Strauss s'est aventuré à «Apostrophes», grand papillon effrayé, pour la première fois de sa vie dans une émission grand public. Bernard Pivot s'était dit qu'il ne pouvait pas lui poser des «questions bêtes» et avait avalé toute son œuvre. Il ne lit «pas vite», cela lui avait pris un an.

Parlons d'aujourd'hui. Pile son mot préféré, sur les 60 000 recensés par l'Académie française, celui qu'il emporterait sur l'île déserte! Aujourd'hui ne meurt jamais, c'est un adjectif qui ressuscite chaque matin dans l'odeur du café et du pain grillé, le mot des journalistes, des vivants... Et il comporte une apostrophe, on y revient toujours. Aujourd'hui, Bernard Pivot tweete aux aurores. Il ouvre son courrier – «Oh, des livres!» –, prépare les futures grandes vacances qu'il passera à peser, soupeser, annoter les possibles romans Goncourt. Il écrit sa chronique du *Journal du dimanche* au stylo plume, appelle Anne-Marie Bourgnon, son assis-

tante depuis cinquante ans. Une grande partie de son travail consiste à expédier des lettres de refus aux sollicitateurs, du ton poli sur lequel elle parlait aux éditeurs quand «cinq téléphones pouvaient sonner en même temps dans le bureau». Elle écrit, il signe. M. Pivot ne donne pas de conférences. Il n'ira pas faire de dictée à l'université de Shanghai. Il ne travaille plus à «Apostrophes». Il ne lit aucun manuscrit, merci... Quand le téléphone sonne, c'est qu'un écrivain a disparu, Pivot a toujours un mot à dire en ces circonstances. «Le jour où je mourrai, les journalistes vont avoir le réflexe de m'appeler», dit-il. L'oraison est toujours aimable, vivante, nostalgique, mélancolique, jamais triste. Ensemble, Bernard Pivot et Anne-Marie Bourgnon remplissent l'agenda 2016-2017. Boulogne-sur-Mer, Sainte-Luce-sur-Loire, Châteaubriant, Orange, Narbonne, Bernay, Fribourg, Marseille, Eprenay... Aurait-il monté une librairie en gros? Ce sont les prochaines villes de son one man show, qui tourne en France depuis trois ans. Bientôt la 150^e des *Souvenirs d'un gratteur de têtes*, la 15^e des *Mots m'ont mangé*, lectures de Bernard Pivot par Bernard Pivot. Dans chaque ville, des «pivomanes» sont ravis de reprendre un petit coup d'«Apostrophes». «C'est sa nouvelle carrière», dit Anne-Marie Bourgnon, pas près d'arrêter la sienne.

Début novembre, ce sera le Goncourt. Depuis que Pivot en a été nommé président en janvier 2014, l'institution serait devenue «irréprochable» selon les organisateurs, on y travaillerait d'arrache-pied. Tout ça sans ruban rouge à la boutonnière? «La Légion d'honneur, jamais», décrète Bernard Pivot. Il l'aurait refusée quatre fois, même à Jack Lang qui l'a appelé en personne. Début mars, quand François Hollande a décoré le prince héritier d'Arabie saoudite, également ministre de l'intérieur, Bernard Pivot a tweeté, dans la journée pour une fois: «Les petits rubans rouges accrochés à la poitrine des tyrans font de grosses taches rouges sur le front de nos présidents.» Z'avez vu? Il a de beaux restes. ☘